

LA SAINTE MAISON DE LORETTE

par

M. L'ABBÉ A. GRILLOT
VICAIRE DE SAINT-PIERRE À MÂCON

AVEC DES PHOTOS
ET UN PLAN DE LA SAINTE MAISON

OUVRAGE REVÊTU DE NOMBREUSES APPROBATIONS ÉPISCOPALES

Nouvelle édition à partir de celle de 1873

Éditions Saint-Remi
– 2020 –



Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

APPROBATIONS

FRÉDÉRIC-GABRIEL-MARIE-FRANÇOIS DE MARGUERYE, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège apostolique, évêque d'Autun, Chalon et Mâcon, prélat assistant au trône pontifical,

Sur le rapport très-favorable qui nous a été fait d'un ouvrage intitulé *la Sainte Maison de Lorette*, et composé par M. l'abbé Gril-lot, prêtre de notre diocèse, nous lui accordons bien volontiers notre approbation. On y trouvera présentée sous une forme attrayante l'histoire complète du vénérable sanctuaire, avec les preuves irrécusables du miracle de ses translations successives et tout ce qui se rattache au culte pieux qui lui a été rendu de siècle en siècle jusqu'à nos jours. Nous ne doutons pas que ce gracieux récit, auquel l'auteur a su donner un heureux cachet d'actualité, n'offre aux âmes pieuses une lecture aussi agréable qu'instructive.

Donné à Autun, en notre palais épiscopal, sous notre seing et le sceau de nos armes le 2 octobre 1865.

† FRÉDÉRIC,
évêque d'Autun, Chalon et Mâcon.

Mende, le 5 mai 1866.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je ne saurais assez vous remercier de, la bonté que vous avez eue de m'envoyer votre histoire de Notre-Dame de Lorette. En portant dans tous les esprits la conviction du fait miraculeux dont vous avez admirablement condensé les preuves péremptoires, il fera partager à vos lecteurs les sentiments de tendre piété envers Marie que tout respire dans votre ouvrage. Ils apprécieront le bonheur que nous avons, dans notre Occident, de posséder l'un des plus aimables et des plus précieux sanctuaires de la chrétienté ; et ce bonheur, s'ils ne peuvent le posséder dans sa plénitude,

en visitant la Sainte Maison consacrée par la présence de Jésus et de Marie, ils le goûteront du moins par la pensée et par le désir. Le ciel bénira l'œuvre de votre zèle, et, sur la terre, les âmes pieuses vous béniront elles-mêmes pour les douces consolations dont elles vous seront redevables.

Veillez agréer, Monsieur l'abbé, avec mes remerciements et mes sincères félicitations, l'assurance de mon affectueuse estime.

† JEAN-A.-MARIE, évêque de Mende.

Bordeaux, le 12 mai 1866.

MONSIEUR L'ABBÉ,

La translation de la Sainte Maison de Lorette est un fait immense et miraculeux, attesté par une nuée de témoins irrécusables, prouvé par des démonstrations invincibles, rendu permanent par l'autorité des saints pontifes et la confirmation des siècles : il est à lui seul une révélation. La foi catholique s'éclairant de cette lumière n'a plus que les ombres impénétrables de ses mystères divins. Sa certitude s'impose, et sa vérité se grave dans le cœur en caractères profonds et ineffaçables.

Vous avez eu, Monsieur l'abbé, la pieuse et féconde inspiration de réunir dans quelques pages poétiques les preuves de ce grand prodige, et de consacrer à son évidente constatation votre plume facile et entraînant ; vous ne pouviez faire un meilleur usage des talents que vous tenez de Dieu.

Recevez, Monsieur l'abbé, avec toutes mes félicitations l'assurance de mes sentiments distingués.

† FERDINAND, cardinal DONNET,
archevêque de Bordeaux.

Pamiers, le 15 septembre 1866.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Avec votre gracieuse lettre, j'ai reçu un exemplaire de l'ouvrage que vous venez d'éditer sur *Notre-Dame de Lorette*. Je m'empresse de vous adresser et mes remerciements et mes sincères félicitations.

J'ai parcouru un peu vite, mais non sans un véritable charme, ces pages, que je veux relire, où une saine critique, à ce qu'il m'a paru, n'a rien à reprendre, et le goût littéraire rien à désirer.

Permettez-moi de résumer ma première impression en vous disant que votre livre est un important service rendu à la piété et à la foi chrétiennes, en même temps qu'un touchant témoignage de la foi et de la piété de son auteur.

† AUGUSTE, évêque de Pamiers

Saint-Claude, le 16 septembre 1866.

MONSIEUR L'ABBÉ,

J'ai voulu lire votre livre de *la Sainte Maison de Lorette* avant de vous faire des remerciements de votre généreux envoi.

Si j'ai mis quelques jours de retard à vous les exprimer, ils n'en seront que plus vifs, car je ne saurais vous dire tout ce que cette lecture a apporté à mon âme d'admiration et d'édification.

Vous avez fait tout à la fois un beau et un bon livre.

Un beau livre, parce que rien n'est plus complet et plus décisif que les témoignages que vous faites valoir si victorieusement en faveur de la miraculeuse translation de la *Santa Casa Lauretana*, embellis qu'ils sont de tous les charmes d'une grande érudition, d'un beau style et d'une riche imagination.

Un bon livre, parce qu'il contribuera puissamment à l'accroissement de la dévotion des peuples envers la sainte Vierge, à la gloire de l'Église, épouse de son divin fils, et au succès de la cause qui nous est si chère dans la douloureuse position faite par l'envie, la haine, l'impiété et toutes les plus mauvaises passions

ameutées ensemble, au seul grand homme dont l'Italie moderne puisse se glorifier, l'immortel Pie IX, notre Saint-Père bien-aimé.

Soyez, assuré que je ne négligerai rien pour répandre votre précieuse production dans mon diocèse ; elle fait honneur non seulement à son pieux auteur, mais encore au clergé qui vous compte dans ses rangs.

† LOUIS-ANNE, évêque de Saint-Claude.

Carcassonne, le 29 septembre 1866.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Le fait de la translation de la Sainte Maison de Lorette est, à coup sûr, l'un des plus curieux, et, je ne crains pas de l'ajouter, l'un des plus importants de l'histoire ecclésiastique. Il se rattache à tout l'ensemble de la pensée divine qui a voulu transporter, de Jérusalem à Rome, de Judée en Italie, et du milieu de la synagogue au centre de l'Église, toutes les merveilles de la rédemption. Votre livre, qui rend compte du fait et qui le prouve, aura donc un grand intérêt. Je vous félicite de l'avoir écrit ; tous vos lecteurs penseront que vous ne pouviez mieux acquitter votre dette de reconnaissance envers la Reine immaculée qu'on vénère à Lorette.

† FRANÇOIS, évêque de Carcassonne.

Albi, le 6 novembre 1866.

MONSIEUR L'ABBÉ,

C'est avec un indicible plaisir que j'ai lu, dans l'ouvrage que vous venez de publier, tout ce qui se rapporte à la Sainte Maison de Nazareth.

Jamais histoire plus vraie et plus attachante : plus vraie, elle est fondée sur les preuves les plus irrécusables ; plus attachante, c'est en vérité, par les incidents et les péripéties dont elle est remplie, une sorte d'Odysée.

Que d'événements se sont accomplis sous son humble toit ! C'est là que l'ange vint annoncer à Marie qu'elle serait mère de Dieu. C'est là que le Sauveur habita, avec sa sainte mère et saint Joseph, trente ans de sa vie. C'est là qu'il pria, travailla de ses mains, qu'il vécut de privations et de mortifications.

On est heureux d'apprendre, en suivant à travers les siècles ses diverses translations, que nous avons le bonheur de la posséder sur les côtes de l'Adriatique, dans un état de parfaite et miraculeuse conservation.

Ayant eu l'avantage, en 1842, de la Visiter quand nous revînions de baiser les pieds du pape Grégoire XVI, de glorieuse mémoire, nous nous sommes cru un instant, en lisant les belles et poétiques pages que vous avez écrites sur ce merveilleux sanctuaire, encore dans son enceinte.

C'est que, admirable *cicerone*, vous avez si bien raconté, avec votre style coloré, tout ce qui peut, dans son sein, exciter et raviver la piété chrétienne. Vous lui faites en quelque sorte voir de ses yeux et toucher de ses doigts les lieux bénis où se sont opérés les plus grands mystères. Aucun détail intéressant ne manque à vos récits sur la *Santa Casa*.....

Je ne saurais donc, Monsieur l'abbé, trop vous remercier des douces heures que vous m'avez fait passer ; car elles sont de celles qui, par les souvenirs qu'elles rappellent, font du bien au cœur et à l'âme. Elles ravivent, avec la foi, le sentiment de la piété et de la reconnaissance.

D'autres je n'en doute pas, éprouveront en parcourant votre ouvrage la même satisfaction que moi ; ils seront heureux, s'ils ont déjà vu la *Santa Casa*, de se retrouver avec leurs réminiscences de pèlerins. Si, par hasard, ils ne l'ont pas encore vue, ils concevront le désir d'aller faire connaissance avec elle ; agenouillés sur ses parvis usés, ils prieront avec ferveur pour eux et leur famille, sans oublier celui qui leur aura inspiré cette bonne pensée.

† J.-P., archevêque d'Albi.

Saint-Jean-de-Maurienne, le 10 novembre 1866.

MONSIEUR L'ABBÉ,

J'ai fait examiner et j'ai lu moi-même avec le plus vif intérêt votre livre intitulé *la Sainte Maison de Lorette*. Les preuves par lesquelles vous établissez la réalité des translations successives de la Sainte Maison me semblent inattaquables, et le récit que vous faites de ces miraculeux événements est plein de charme et respire la plus tendre piété. Ceux qui liront ce beau livre admireront la bonté et la puissance de Dieu, et ils sentiront s'accroître leur amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ et leur dévotion pour son auguste mère. Aussi ai-je recommandé de l'inscrire au nombre de ceux que l'on doit se procurer pour les bibliothèques paroissiales de mon diocèse.

† FRANÇOIS-MARIE, évêque de St-Jean-de-Maurienne.

Rodez, le 4 janvier 1867.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Un des objets qui intéressent le plus vivement la piété catholique et qui contribuent le plus efficacement à la glorification de la Vierge immaculée, c'est, sans contredit, le sanctuaire de Lorette. Il n'intéresse pas moins l'histoire par le fait extraordinaire et vraiment miraculeux de la translation de cette sainte maison, où le Verbe s'est fait chair et où il a vécu avec Marie et Joseph. Les preuves de ce fait sont tellement multipliées et tellement précises qu'elles atteignent la rigueur d'une démonstration mathématique, et si elles ne constituent pas un dogme de foi, elles fondent du moins une entière certitude pour quiconque ne veut pas se jeter dans le scepticisme historique.

Vous avez eu l'heureuse idée de grouper d'une manière succincte les principaux documents qui se rattachent à ce grand événement, qui a doté l'Italie d'un si précieux trésor, et d'y joindre le récit attrayant des pèlerinages qui ont illustré ce sanctuaire et des miracles qui s'y sont accomplis depuis cinq cents ans. Cette étude vous a fourni la matière d'un volume aussi solide que gracieux,

intitulé *la Sainte Maison de Lorette*. Autant cette œuvre satisfait l'esprit par les raisonnements d'une saine critique, également éloignée de la crédulité des ignorants et de la fatuité des libres penseurs, autant elle satisfait le cœur par le parfum d'une tendre dévotion envers les plus chers objets de notre culte : Jésus, Marie, Joseph, dont chaque pierre de la *Santa Casa* répète les noms à jamais bénis dans le ciel et sur la terre. La lecture de votre intéressant travail fait naître un vif désir d'aller visiter ce sanctuaire et baiser amoureusement cette grande relique, à la suite des papes, des empereurs, des rois et des reines, des saints les plus illustres, des savants les plus distingués, des princes et des seigneurs de ce monde, ainsi que des gens du peuple de toutes les conditions, dont le nombre s'élève de *cent cinquante à deux cents millions*. Ces grands souvenirs transportent l'âme dans une région supérieure, et elle s'écrie avec enthousiasme : *Digitus Dei est hic !*

Merci, Monsieur l'abbé, de l'envoi que vous m'avez fait de votre livre et des douces émotions que j'ai éprouvées en le lisant. Je fais des vœux pour qu'il trouve un grand nombre de lecteurs et qu'il popularise en France cet objet trop peu connu aujourd'hui de la douce et salutaire dévotion envers l'auguste mère de Dieu dans son domicile terrestre.

† LOUIS,
évêque de Rodez.

Genève le 14 janvier 1867.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je suis heureux de joindre mes éloges à ceux que plusieurs évêques vous ont déjà donnés. Votre livre sur Notre-Dame de Lorette offre tout à la fois une démonstration irréfutable du fait miraculeux qui se rattache à ce sanctuaire et le récit entraînant d'un pieux pèlerin. Déjà deux éditions attestent son succès ; plus que jamais, votre livre deviendra le guide des chrétiens qui ont le désir de ce grand et doux pèlerinage. Saint François de Sales avait fait vœu, dans sa jeunesse, d'aller à Notre-Dame de Lorette ; lors-

qu'il put le réaliser, il resta deux heures au pied de l'autel de la mère de Dieu. C'est en invoquant ce souvenir d'un saint qui m'est cher que je viens vous féliciter de votre publication, et vous souhaiter la joie que vous désirez, de voir, sous votre inspiration, se multiplier les pèlerins dans le sanctuaire le plus célèbre du monde catholique.

† GASPARD, évêque d'Hébron,
auxiliaire de Genève.

NOTICE SUR L'AUTEUR

Le diocèse d'Autun vient d'éprouver une perte bien sensible dans la personne de M. l'abbé Grillot, enlevé, à la fleur de l'âge, à l'affection des siens et du clergé.

M. Grillot était né à Givry, le 1^{er} avril 1832, d'une honnête famille d'artisans. Dès ses premières années, une tendre piété, une intelligence précoce, un goût prononcé pour les cérémonies de l'église, le signalèrent à l'attention de son vénérable curé, M. Vitault, comme un futur lévite du sanctuaire. Docile à la voix de Dieu qui l'appelait, il se mit avec ardeur à l'étude du latin et fit des progrès rapides. Après des études brillantes, il fut envoyé au petit séminaire de Semur-en-Brionnais, où, à vingt-quatre ans, il professait les humanités avec distinction et aux applaudissements de ses élèves. Mais sa santé délicate l'obligea à quitter l'enseignement et à entrer dans le ministère.

Il fut alors nommé vicaire de Romanèche. C'était en septembre 1857. Il ne fit que passer dans cette religieuse paroisse, et cependant, à quinze ans de distance, le souvenir de sa piété et de sa science est encore vivant dans tous les cœurs.

Il fallait à son zèle ardent un champ plus vaste ; aussi Mgr l'évêque, qui avait su apprécier son talent, le nomma au vicariat de Saint-Pierre à Mâcon. Ce fut dans le mois de janvier 1859 que M. Grillot arriva à son nouveau poste, et, dès le début, il se mit résolument à l'œuvre, trop heureux de travailler au salut des âmes sous la sage direction du vénérable M. Naulin, dont les vertus et l'inépuisable charité étaient pour lui une prédication vivante et un puissant encouragement au bien.

Le jeune vicaire fut bientôt connu et estimé. En chaire, on aimait l'onction de sa parole, son ton convaincu et ce je ne sais quoi de mélancolique dans la voix qui allait droit au cœur des auditeurs. Au confessionnal, on recherchait sa direction à la fois ferme et douce, et la sagesse de ses conseils ; et nombreuses sont les âmes qui ont subi la salutaire influence de ses lumières. Il n'est pas jusqu'aux enfants du catéchisme qui ne fussent avides de

l'entendre. La clarté de sa doctrine et le charme de ses récits captivaient ce *petit peuple* et le gagnaient à Jésus-Christ.

Et moi-même passerai-je sous silence tout ce que je lui dois ? A mon arrivée dans la paroisse, il m'accueillit comme un frère, encouragea mes débuts et m'aïda de ses conseils et de son expérience dans les difficultés du ministère. Puisse Dieu lui rendre au centuple le bien qu'il m'a fait !

Mais c'était peu pour ce saint prêtre de remplir fidèlement les diverses fonctions de son ministère, il voulut encore consacrer ses loisirs à développer parmi les fidèles le culte de la sainte Vierge. Pour arriver à ses fins, il employa tout : études, voyages, temps, forces ; il mit à contribution sa plume et sa bourse. Il composa d'abord cet ouvrage connu de tous, *la Sainte Maison de Lorette*, livre plein de piété et de science dans lequel il retrace avec amour la gloire de la mère de Dieu, et que le public religieux accueillit avec joie et lut avec empressement. Puis il fit décorer à ses frais, dans l'église Saint-Pierre, la splendide chapelle de Notre-Dame de Lorette, dont l'inauguration fut le principe d'une dévotion toute nouvelle envers Marie. Que de mères sont venues s'agenouiller auprès de, cet autel ! que de larmes y ont été séchées ! que de cœurs guéris ! que de courages raffermis !

M. Grillot avait réussi à merveille, mais il avait ruiné sa santé dans l'accomplissement de la tâche qu'il s'était imposée. Aussi, vers la fin de l'année 1867, il dut, à son grand regret, quitter cette paroisse qu'il aimait tant et où de si nombreuses sympathies lui étaient acquises, et aller remplir les paisibles fonctions d'aumônier au pensionnat de Saint-Maur à Chalon. Deux ans s'écoulèrent dans cette nouvelle position. Malgré tous les soins dont il fut entouré, ses forces diminuèrent progressivement, et il lui fallut abandonner tout à fait le ministère. À dater de ce moment, la vie pour ce saint prêtre ne fut plus qu'une lutte acharnée contre la mort, qui chaque jour gagnait du terrain. Durant cette lutte cependant, il eut le courage d'écrire la vie de la fondatrice des sœurs hospitalières, dont une maison existe à Mâcon ; il eut même la patience, nouveau bénédictin de la science, de fouiller les archives du département et d'y chercher, au prix de mille fatigues, les ma-

tériaux nécessaires pour retracer la conduite du clergé du diocèse pendant la révolution de 1793. C'était là une œuvre importante que Mgr d'Autun lui avait confiée, et qu'il eût menée à bonne fin si la mort n'était venue le ravir à son travail et à notre affection.

Hélas ! l'heure de l'agonie avait sonné, et elle fut longue et cruelle, puisqu'elle dura dix mois. Ce fut un martyr à petit feu, une suite non interrompue d'atroces douleurs.

Mais ce martyr et ces douleurs furent supportés avec un courage héroïque et l'énergie d'un saint. Jamais un mot de plainte sur ses lèvres, jamais le moindre signe d'impatience sur ses traits. Au moment suprême, M. l'abbé Grillot eut assez de force d'âme pour demander au médecin si sa fin était proche ; sur une réponse affirmative, il fit généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie, et désormais il ne s'occupa plus que du ciel. *Non, non*, dit-il à un prêtre de ses amis intimes venu pour le voir, *non, plus la terre ni la vie ; mais le ciel, Dieu, l'éternité*. C'est dans ces sentiments qu'il s'endormit doucement dans le Seigneur, le vendredi 22 mars 1872, à quatre heures du matin.

Mâcon, 1^{er} avril 1872.

L'abbé GAMBUT,
vicaire de Saint-Pierre.

INTRODUCTION

I

Il est au cœur de l'Europe chrétienne une contrée où le voyageur rencontre plus que partout ailleurs les merveilles réunies de la nature, de l'art et de la foi. Cette contrée, c'est l'Italie. *Connaissez-vous cette terre où les orangers fleurissent, que tes rayons des cieux fécondent avec amour*¹, et que l'Église catholique a fécondée plus merveilleusement encore, qu'elle a peuplée de grands monuments, de grands génies et de grands saints ?

« Voyage en Italie, dit un auteur, beau rêve avant, magnifique réalité pendant, ineffaçable souvenir après. » Puissent ceux qui me liront en faire un jour l'expérience ! Qu'ils aillent en Italie avec une âme d'artiste, mieux encore avec un cœur de chrétien, ou avec les deux ensemble ; et si solitaire ensuite, si attristée que puisse être leur vie, ce sera une solitude peuplée de souvenirs, une tristesse consolée par de douces et impérissables émotions.

Ce n'est point cependant un voyage en Italie que je veux raconter ici ; c'est une simple page détachée de mes impressions et de mes notes que j'offre à ceux qui n'auront peut-être jamais le bonheur de visiter cette terre des arts et de la foi ; c'est en même temps un hommage de reconnaissance à Dieu, une louange à sa divine Mère.

Marie ! Comment l'oublier au milieu de cette Italie dont elle est vraiment la reine, et dont elle sera, j'en ai le ferme espoir, la libératrice ? Plus d'une fois je me suis dit en voyant les efforts de l'impiété révolutionnaire pour protestantiser ce beau pays, mais en voyant aussi sa dévotion pour la Madone : deux choses empêcheront à jamais l'Italie d'abjurer le catholicisme : son culte pour les arts, que le protestantisme bannit de ses temples, et, par-dessus tout, son amour pour la sainte Vierge. Là, en effet, pas une demeure qui n'ait son image, pas une colline, pas une bourgade qui n'ait un sanctuaire en son honneur, presque pas un cœur où ne brûle la flamme de son amour.

¹ Corinne

II

Parmi les sanctuaires élevés à la gloire de la sainte Vierge, le plus beau de l'Italie, et probablement du monde, c'est le dôme de Milan¹ ; cette église, depuis ses fondements jusqu'au sommet de son plus haut clocher, est toute de marbre. Les richesses qu'elle renferme sont incalculables. Une seule de ses chapelles, celle où repose le corps de saint Charles, contient pour six millions d'argent, d'or et de pierres précieuses. Ses cinq nefs ressemblent aux allées d'une longue forêt ; et pourtant la merveille de l'édifice n'est pas l'intérieur, mais le sommet. Montez ces quatre cent quatre-vingt-six marches, et, quand vous serez là-haut, dominant ce jardin de marbre aux mille et mille blanches fleurs, entouré de ces cent trente-six clochers découpés en dentelles, au milieu des quatre mille statues qui les peuplent, au pied de l'aiguille élancée qui balance dans les airs la Vierge immaculée, reine de ce séraphique empire² ; alors, ébloui, vous vous demanderez si, la fiction du Dante s'étant réalisée pour vous, vous n'avez pas une vision du paradis sous les yeux. Puis, quand la voix de votre guide, quand la rencontre de quelque visiteur vous rappelleront à la réalité, vous vous demanderez encore si, pour s'éloigner des fanges de la terre, tous ces saints, formant le cortège de Marie, ne vont pas avec elle, du haut de leur piédestal aérien, s'élancer vers les cieux ! Longtemps j'avais rêvé le spectacle de ce dôme, et je ne l'avais pas rêvé plus beau. Trois fois j'y suis monté, et toujours avec des émotions nouvelles, avec une intarissable admiration. La dernière fois, c'était vers la fin du jour, le soleil allait se coucher derrière les grands sommets des Alpes, à gauche des Apennins ; à droite les montagnes du Tyrol avec leurs sommets neigeux ; à mes pieds Milan ; plus loin les plaines de la Lombardie, et sur tout cela le

¹ Il est consacré à la Nativité de la Mère de Dieu : *Mariæ nascenti*.

² Notre guide au sommet du dôme portait à 8000 le nombre de ces statues. Plusieurs auteurs donnent 7000. Mais la vérité est qu'il n'y en a pas plus de 4000, auxquelles on doit en ajouter 1300, en même temps qu'on ajoutera 40 clochers aux 130 qui existent déjà. Quant au balancement de la grande flèche, la plupart des voyageurs l'ont constaté comme nous. Voir *Témoignages et Souvenirs*, par M. le comte de Ségur, p. 257.

soleil qui jetait ses derniers rayons et semblait, lui aussi, quitter à regret le monument splendide. C'est un des plus beaux souvenirs et une des plus grandes impressions de ma vie. Quand le culte de la Vierge Marie, quand le catholicisme n'aurait fait qu'inspirer des œuvres capables de rivaliser ainsi avec les plus belles œuvres de Dieu, on devrait déjà tomber à genoux pour le bénir. Comparez à la basilique de Milan les quatre murs froids et nus qu'on appelle un temple protestant, et vous sentirez, mieux que par de longs raisonnements, de quel côté doit être Dieu, c'est-à-dire l'éternelle *Vérité dont le Beau est la splendeur.*

III

Eh bien ! il est sur un autre coin de cette même Italie un sanctuaire bien plus émouvant encore, sanctuaire que mes yeux ont eu le bonheur de voir, dont mon cœur avec ivresse a savouré le parfum ; et toute ma vie je bénirai Dieu de m'avoir fait cette grâce. C'est un édifice de quelques pieds de longueur, simple comme la demeure du pauvre, et plus précieux pourtant que les palais des rois ; ou plutôt c'est une maison royale aussi ; elle a abrité, avec le dernier rejeton de la race de David, le Roi du ciel et la Reine des anges : Jésus, Marie, Joseph, cette trinité de la terre.

« C'est la maison, pour me servir des expressions d'une bulle célèbre, où la bienheureuse Vierge Marie a été conçue, où elle a été élevée, où, à la parole de la salutation de l'ange, elle a conçu le Sauveur des siècles ; où elle a nourri son fils d'un lait versé par le ciel même dans son sein virginal ; où elle l'a élevé ; où elle se reposait dans la prière lorsque arriva son assumption du siècle pervers à la gloire des cieux. Cette demeure fut la première église consacrée par les apôtres à la gloire de Dieu et à l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie. Les anges la transportèrent de Nazareth sur les côtes de la Dalmatie, et de là au territoire de Recanati, où depuis bientôt six siècles le monde chrétien la vénère ; c'est la *Santa Casa*, la Sainte Maison de Lorette. »¹

¹ Bulle de Jules II.

IV

Sur les murs de ce sanctuaire incomparable, on pourrait graver l'inscription qui se lit à l'oratoire du Saint des saints, à Saint-Jean-de-Latran :

Non est in toto sanctor orbe locus :

« Nul lieu n'est plus saint dans tout l'univers. » Et pourtant combien de chrétiens, de personnes pieuses qui ignorent absolument ce grand prodige de Lorette ! Parmi ceux qui savent ce que c'est que la Sainte Maison, combien pour qui elle est un sujet de gêne, de doute, de tentation ! Ignorants et savants, croyants et non croyants, je livre à tous l'histoire de ce prodige et ses preuves irrécusables. Que ceux qui ont peur de la lumière ferment le livre dès la première page et continuent leurs sarcasmes : ils sont dans leur rôle. Il est du reste plus facile, quand l'Église s'est prononcée sur un point de doctrine ou d'histoire, de plaisanter que de réfuter. Cent fois les apologistes de Lorette ont jeté à leurs adversaires le défi d'une discussion en règle sur les titres de la Sainte Maison ; jamais ceux-ci ne l'ont relevé. Il est peu probable qu'ils se sentent aujourd'hui plus de fierté dans l'âme. Donc ils riront et ne discuteront pas. Mais j'écris pour les chrétiens, c'est-à-dire pour les âmes sincères et disposées à croire ce qui est croyable ; et parmi ceux-là pas un, je l'affirme d'avance, n'arrivera à la dernière page sans avoir déposé son incrédulité ou ses doutes. Il y a en faveur de ce prodige de telles lumières, des autorités si grandes, des démonstrations si invincibles, qu'aucune âme de bonne foi n'y résistera jamais. Beaucoup même s'étonneront d'entendre parler pour la première fois d'un événement qui, pendant six siècles, a fait tant de bruit dans l'Église ; et, se laissant aller au charme imprévu de cette touchante histoire, s'écrieront comme saint Augustin : Trop tard je t'ai connue !

Il est temps, en effet, de dissiper ces nuages de préjugés et d'ignorance que les protestants et les jansénistes ont amassés sur les faits merveilleux de l'histoire de l'Église et notamment sur celui qui nous occupe. On compte par centaines les auteurs qui dans les siècles précédents ont écrit sur Lorette. Dans notre siè-

cle, ils sont beaucoup plus rares ; encore leurs ouvrages sont-ils ou trop savants dans la forme, trop arides pour des intelligences habituées à la littérature contemporaine, ou d'un prix trop élevé pour la plupart des bourses¹. J'ai essayé d'écrire pour tous, d'instruire en même temps que d'intéresser. C'est dans ce désir que j'apporte, non pas une pierre à l'édifice qu'élève le XIX^e siècle à la gloire de Marie, mais une humble fleur à son autel. Puisse-t-elle attirer un instant son maternel regard, et répandre dans l'âme de ceux qui me liront un parfum de foi et d'amour !

¹ Dans la première catégorie je range le livre si riche en documents de tout genre de l'abbé Caillau : *Histoire critique et religieuse de Notre-Dame de Lorette*, et celui tout récemment édité de l'abbé Milochau : *Nazareth et Lorette* ; dans la seconde catégorie, l'ouvrage intéressant, mais un peu diffus, de M. Edm. Lafond : *Lorette et Castelfidardo*.

CHAPITRE I

LA SAINTE MAISON À NAZARETH

À vingt lieues et au nord de Jérusalem, à l'occident et tout près du Thabor, sur la pente orientale d'une montagne, un peu au-dessus d'une vallée paisible, s'élève, dans un site gracieux, une petite ville aux blanches murailles. Elle n'a d'autre rempart qu'une enceinte de verdure formée de figuiers, de grenadiers et de hauts nopals épineux. C'est Nazareth, la *cité blanche* , comme l'appellent les Arabes, la *cité des fleurs* , suivant l'étymologie biblique¹ ; pour les chrétiens, c'est avant tout la ville de Marie. L'imagination n'aurait pu rêver pour l'habitation de la plus pure des vierges un asile plus calme. « C'est là, sous ce morceau de ciel bleu, à l'ombre de cette colline dont les vieilles roches semblent encore toutes fendues du tressaillement de joie qu'elles éprouvèrent en portant le Verbe enfant ; c'est là le point sacré du globe que Dieu avait choisi de toute éternité pour faire descendre sur la terre sa vérité, sa justice et son amour incarnés dans un Enfant-Dieu ; c'est là que le souffle divin est descendu à son heure sur une pauvre chaumière, séjour de l'humble travail, de la simplicité d'esprit et de l'infortune ; c'est là que le Verbe incarné est venu allumer devant le Dieu unique et saint l'encens qui ne doit plus s'éteindre, le parfum de la charité et de la vérité universelles. »²

Mais la parole humaine sera toujours impuissante à raconter dignement ces choses. Écoutons la parole divine, bien autrement touchante dans sa simplicité.

« Or, dit l'Évangile, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth,

« À une vierge fiancée à un homme de la maison de David, nommé Joseph ; et le nom de la vierge était Marie.

¹ Saint Jérôme fait dériver Nazareth du mot *Nézer*, qui veut dire fleur et rejeton. « Ainsi, dit saint Bernard, Jésus-Christ, la fleur de Jessé, voulut éclore d'une fleur, dans une fleur, dans la saison des fleurs. »

² Lamartine, *Voyage en Orient*.

« L'ange, étant entré dans le lieu où elle était, lui dit : "Je vous salue pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes."

« Marie, entendant, fut troublée par ces paroles, et elle se demandait ce que voulait dire cette salutation.

« Et l'ange lui dit : "Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu.

« Voilà que vous concevrez dans votre sein et que vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus.

« Il sera grand, il sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il règnera sur la maison de Jacob éternellement ;

« Et son règne n'aura point de fin."

« Or Marie dit à l'ange : "Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme ?"

« Et l'ange, répondant, lui dit : "Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint qui naîtra de vous s'appellera le Fils de Dieu.

« Et voilà qu'Élisabeth, votre parente, a conçu un fils dans sa vieillesse, et ce mois est le sixième pour celle qui était appelée stérile ;

« car rien n'est impossible à Dieu."

« Or Marie dit : "Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole." Et l'ange la quitta. »¹

Plus d'une fois déjà la terre avait reçu la visite des messagers du ciel ; depuis le chêne de Mambré jusqu'à la tente de Gédéon, plus d'un lieu avait été honoré de leur présence. Mais jamais, dans les manifestations angéliques du Testament ancien, les envoyés célestes n'avaient apporté pareille nouvelle au monde ; en aucun lieu rien de semblable ne s'était accompli. Les temps anciens et nouveaux, quarante siècles d'attente, de vœux, de prières, de larmes, et dix-huit siècles de bénédictions, de louanges, de salut, viennent, des deux versants de l'histoire, aboutir à cette pauvre et

¹ Luc, I, 26-38.

sainte demeure. L'ange y soumet à l'acceptation de Marie le vœu de la Trinité sainte pour la rédemption du monde. Recueillie dans le silence de son humilité, dans l'extase de son amour, Marie se tait, l'ange attend. Enfin une parole d'acquiescement tombe de ses lèvres : *Fiat* ; et cette parole, qui ébranle les cieux, sauve la terre, et arrache le sceptre des âmes aux puissances infernales. Le consentement de la Vierge a ratifié les décrets du conseil éternel ; et Dieu, qui, sous les bosquets de l'Éden, immaculé encore, avait pris de la terre vierge du paradis pour en former le corps du premier homme, prit dans les flancs immaculés de Marie quelques gouttes de son sang virginal dont il forma le corps du nouvel Adam ; il joignit une âme à ce corps ; à l'un et à l'autre le Verbe aussitôt vint s'unir ; et le mystère de l'incarnation était accompli.

Témoins prédestinés du grand mystère, ces murailles ont d'autres titres encore à la vénération du monde. C'est à leur ombre que la très-sainte Vierge avait reçu naissance¹. En ce nid, placé dans le creux du rocher, est venue au monde la colombe toute

¹ Un certain nombre d'auteurs, se fondant sur un passage mal compris de saint Jean Damascène, ont voulu faire naître la sainte Vierge à Jérusalem, au lieu où s'élève l'église Sainte-Anne. Notons d'abord qu'aucun auteur antérieur à saint Jean Damascène, lequel vivait au VIII^e siècle, n'a désigné la maison de Sainte Anne, à Jérusalem, comme le lieu de la nativité de la sainte Vierge ; et puis, dit l'abbé Caillau, dans le passage en question : *in lucem editur Maria in domo probalica Joachim*, le mot *probalica*, que les traducteurs de saint Jean Damascène rendent par *pisine probalique*, ne semblent signifier autre chose qu'une maison de berger ou de cultivateur. Enfin l'opinion qui veut que la sainte Vierge soit née à Jérusalem est contredite victorieusement : 1^o par l'auteur du livre de la Nativité dans les œuvres de saint Jérôme ; 2^o par le *Motu proprio* de Jules II (Kal. nov. 1501), où il est dit que l'église de Lorette renferme *la chambre où Marie a été conçue* ; 3^o par la légende insérée au bréviaire romain, qui appelle la maison de Lorette la *maison natale* de Marie ; 4^o par les bulles des papes Pie IV, *Ubi nata*, et Sixte V, *In quo nata*, et surtout par Clément VIII, qui a fait graver sur le marbre du revêtement de la chapelle ces mots : *Hic Maria in lucem editur*. À ces autorités nous pouvons ajouter encore celles des papes Paul II, Léon X, Paul III, Urbain VII, Benoît XIV et Pie IX, qui, dans des bulles ou autres actes pontificaux, enseignent expressément que la sainte Vierge *a été conçue, est née, a été élevée* dans la maison de Nazareth, transportée depuis à Lorette.

Voir la brochure de Mgr Mislin, *La Très-Sainte Vierge est-elle née à Nazareth ou Jérusalem ?*

belle, objet des complaisances de Dieu ; dans ce jardin fermé aux profanes regards a germé et grandi le lis sans tache qui étala toujours la blancheur la plus pure.

C'est là aussi qu'au retour de la fuite en Égypte, Marie revint habiter avec son divin enfant et son chaste époux saint Joseph ; c'est là que Jésus *leur était soumis*¹ ; là que, sous les yeux de Joseph et de son heureuse mère, *il croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes*². Ce saint asile fut donc témoin de l'enfance du Fils de Dieu, de ses vertus, de son obéissance de trente années ; ces murailles ont entendu les entretiens de Jésus avec Marie, sa mère, et saint Joseph, son père nourricier ; là s'accomplirent dans le silence et l'obscurité les mystères ineffables d'humilité, de pauvreté, d'obéissance et d'amour, qui, révélés plus tard, sont devenus le principe de la conversion du monde. Plus d'une fois de hardis voyageurs ont laborieusement remonté le cours du Nil pour contempler la source cachée et inconnue du grand fleuve ; eh bien, c'est là, dans cette pauvre maison de Nazareth, qu'a commencé à sourdre, inconnue du monde, mais contemplée par le regard ému des anges, la source mystérieuse de cette religion vaste et féconde qui, depuis deux mille ans, s'est creusé son lit dans l'univers et a abreuvé tant de générations humaines de ses eaux pures et vivifiantes.

Est-il besoin de dire quelle vénération et quel amour durent avoir pour un tel lieu les apôtres et les premiers chrétiens, et s'ils devaient visiter souvent un sanctuaire enrichi de tant de souvenirs, embaumé du parfum de tant de vertus divines ? Le démontrer, ce serait démontrer l'évidence. Au surplus, la tradition la plus ancienne et la mieux fondée vient confirmer les inductions de la piété. Elle nous montre les apôtres, après l'Ascension, faisant de cette sainte demeure une chapelle où ils se plaisaient à célébrer les sacrés mystères, et où plus d'une fois saint Pierre, par la communion, rendit à Marie le corps et le sang que, dans ce lieu-là même, elle avait, de sa propre substance, fournis au Verbe incarné.

¹ Luc, II, 51.

² Ibid., 52.

À la suite des apôtres, les fidèles du monde accoururent. Ce serait sans doute une exigence insensée de vouloir, pendant les trois siècles des grandes persécutions, des données journalières sur les pèlerins de Nazareth. Les chrétiens qui avaient alors le loisir de tenir une plume étaient plus occupés à enregistrer les actes des martyrs que les pèlerinages des saints. Suivre les pas de tous les pieux visiteurs de Nazareth à travers les échafauds et les bûchers serait donc chose impossible, et néanmoins des apôtres jusqu'à Constantin, la chaîne n'a pas été brisée ; l'histoire nous a conservé les noms de plusieurs chrétiens intrépides qui, bravant la soupçonneuse surveillance des proconsuls, vinrent au péril de leur vie vénérer la sainte demeure. Tels furent saint Denys l'Aréopagite, saint Alexandre de Cappadoce, saint Firmilien de Césarée, saint Nicolas de Myre. Le premier de ces pèlerins, saint Denys, le converti de saint Paul, eut le bonheur d'y trouver encore la sainte Vierge, et il nous a laissé dans ses écrits les impressions de sa visite : « Elle était si belle, dit-il, que si je n'avais su qu'il n'y avait qu'un Dieu au ciel et sur la terre, je l'aurais adorée comme une déesse. »¹

Dès que, sous Constantin, la paix eut été rendue à l'Église, l'ardeur longtemps comprimée de saints pèlerinages se réveille avec une énergie nouvelle. En tête de cette légion voyageuse marche l'impératrice sainte Hélène. Quoique âgée de plus de quatre-vingts ans, elle entreprit le voyage de la Palestine (326). Chacun sait comment elle retrouva le bois de la vraie croix, et éleva sur le saint sépulcre et la montagne de l'Ascension des temples magnifiques. La pieuse impératrice ne pouvait oublier dans ses largesses la demeure de Nazareth ; comme une sainte relique dans une châsse, elle enferma dans une église la pauvre habitation de Jésus

¹ Au sixième siècle, le pieux narrateur de l'itinéraire de saint Antonin faisait la remarque que les femmes de Nazareth sont les plus belles de la Palestine, et il ajoute : Elles disent qu'elles doivent leur beauté à Marie. « Je n'y ai point trouvé, dit Mgr Mislin, le type des têtes de vierges de Raphaël ; mais je n'ai pu me défendre d'un sentiment de plaisir en voyant que les femmes de Nazareth ne ressemblent pas à celles du reste de la Palestine, qui, en général, sont fort laides. »

et de Marie ; et sur le marbre du frontispice elle grava cette inscription, monument de sa foi : *C'est ici le sanctuaire où a été jeté le premier fondement du salut des hommes.* On voit encore aujourd'hui les restes de cet édifice, qui donnent une haute idée de sa magnificence.

Ce sanctuaire reçut aussi plus d'une fois la visite de saint Jérôme, l'austère pénitent de Bethléem. « Nous irons à Nazareth, écrivait-il dans un saint transport, et, selon la signification du mot, nous verrons la fleur de Galilée. » Il raconte, écrivant à la vierge Eustochie, comment, dans le saint empressement de sa foi, la bienheureuse Paule accourait à Nazareth, la nourrice du Seigneur¹.

Après saint Jérôme et les illustres Romaines qui s'étaient placées sous sa direction, les pèlerinages se succédèrent sans interruption. Qu'il nous suffise, parmi les noms les plus connus que l'histoire nous a conservés, de citer saint Cyriaque, évêque d'Ancône, au IV^e siècle ; au V^e, saint Pétrone, évêque de Bologne, qui prit les mesures de la Sainte Maison pour en faire placer le dessin dans son église épiscopale ; au VI^e siècle, Théodore, archimandrite de Cappadoce, et Rusticienne, dame illustre de Constantinople ; au VII^e, saint Anastase, de Perse, et Adamnan, abbé d'Irlande ; au VIII^e, les deux frères Candide et Gabrius, qui rapportèrent en Occident une robe de la sainte Vierge ; saint Jean Damascène, à qui Marie rendit par un miracle la main qu'il avait sacrifiée pour sa gloire ; plus tard, une caravane de cinquante Normands (930) ; et enfin, au IX^e siècle, une troupe de sept mille pèlerins, sous la conduite et protection de quelques officiers français.

Ces sept mille hommes étaient comme l'avant-garde des croisés. Bientôt après eux, c'est l'Europe tout entière qui s'ébranle et se met en marche. Comme Clovis au récit de la passion du Sauveur, les fiers barons du moyen âge, en entendant de la bouche des pèlerins le récit des malheurs de la Terre-Sainte, sentaient frémir dans le fourreau leur vaillante épée. Ils se levèrent pour

¹ *Cito itinere percucurrit Nazareth, nutriculam Domini.*

aller délivrer les lieux sanctifiés par les pas de Jésus-Christ et de sa sainte Mère. Il n'entre pas dans notre plan de raconter ce grand pèlerinage armé, cette épopée chrétienne des croisades. Disons seulement que, pendant toute la durée du royaume de Jérusalem, la Sainte Maison fut comblée d'honneurs et de richesses. Tancrède se distingua entre tous par ses pieuses munificences. « Alors, dit Guillaume de Tyr, Nazareth devint la métropole du pays, non moins par la sainteté de son temple que par l'abondance de ses richesses. » Des ordres de chevaliers s'établirent pour veiller à la sûreté des routes ; et, devenues moins dangereuses, les visites Nazareth se multiplièrent encore. Alors on voit accourir saint Guy et Vandulphe de Brabant ; Guillaume, duc d'Aquitaine ; Godrige, ermite anglais, qui renouvela deux fois son pèlerinage ; Jean Phocas, qui, pour exciter davantage les fidèles à la visite des saints lieux, écrivait ces paroles : « Alors vous parcourrez des yeux cette antique demeure où l'ange apparut à la Vierge qui revenait de la fontaine, et lui annonça l'heureuse nouvelle. »¹

Les malheurs qui, à la fin du XII^e siècle et au commencement du XIII^e, désolèrent la Palestine, ralentirent, sans l'étouffer, l'ardeur qui poussait les peuples d'Europe vers les lieux saints. Ce fut alors que, saintement envieux du martyre, le séraphique François d'Assise entreprit ce pèlerinage (1213). « Il se rendit à Nazareth, dit un chroniqueur du temps, pour vénérer la maison dans laquelle le Verbe de Dieu s'est fait homme. » Mais, au lieu de la palme qu'il convoitait, l'humble amant de la croix ne reçut que des distinctions et des honneurs, tant sa vertu avait imposé aux princes infidèles eux-mêmes. Il se dédommagea du sang qu'il n'avait pu répandre, en allant verser des larmes dans la pauvre cellule qui fut le témoin des anéantisements de Jésus enfant.

Ainsi, de siècle en siècle, se perpétua l'authenticité de la sainte demeure. Tous ces pèlerinages, en effet, supposent que l'église construite à Nazareth, par sainte Hélène, renfermait non seule-

¹ *Tum antiquam illam aedem oculis lustras, in qua regressæ a fonte Virgini Archangelus fausta annuntiavit.* (Joan. Phoc. ap. Bolland.)

Ces dernières paroles font allusion à une tradition orientale sur le moment de l'apparition de l'ange et l'attitude de la Vierge.

ment le *lieu*, c'est-à-dire l'emplacement de la demeure dans laquelle s'était opéré le mystère de l'incarnation, mais la *maison* elle-même toujours subsistante où la sainte Vierge reçut la visite de l'ange. C'est ce qui résulte en particulier des paroles de Jean Phocas, du cardinal de Vitry et de Thomas Célano, le chroniqueur de saint François. Le premier de ces auteurs, que nous avons cité plus haut, dit expressément, en parlant de Nazareth, qu'on y voit *l'antique demeure où l'archange annonça à Marie la grande nouvelle*. Le cardinal de Vitry, qui fut patriarche de Jérusalem, dit qu'il a fait plusieurs fois le pèlerinage de Nazareth, et célébré les saints mystères *dans la maison où Marie a été saluée par l'ange*.

Ce pèlerinage, douze fois séculaire, inauguré par les apôtres, continué par sainte Hélène et plusieurs autres saints personnages, fut clos l'an 1252 par le plus illustre de nos rois. Désolé de ne point contempler le saint sépulcre, que n'avait pu délivrer sa chevaleresque bravoure, saint Louis voulut au moins visiter les autres sanctuaires de la Palestine. Du mont Thabor, où Jésus fut transfiguré, il se dirigea vers Nazareth. Laissons son historien raconter dans la langue si naïve du moyen âge les pieuses émotions du saint roi.

« De si loin comme il put voir la cité de Nazareth, il descendit de dessus son cheval, s'agenouilla à terre dévotement et adora nostre Seigneur. Dès aussitôt qu'il vint au lieu où nostre Sire Jésus-Christ fut né, icelui jour mesme jeûna en pain et en eau et cilice vestit. Comme devotement il fit chanter messe et solennellement glorieuses vespres et matines, et tout le service à chant et à déchant, à ogre et à treble (*en partie, à orgue et à grand orchestre*), de ce peuvent témoigner ceux qui y furent, que depuis que le Fils de Dieu prist incarnation en sa glorieuse Mère la benoïste Vierge Marie, oncques (*jamais*) si solennel service ne fut fait ni chanté. À l'autel où l'ange fit l'annonciation à la Vierge Marie, fut la messe chantée et y reçut moult dévotement son Sauveur, et puis s'en retourna. » La reine Marguerite de Provence, épouse du saint roi, dont l'emblème était une reine-marguerite avec cette devise : *Royne de la terre, servante de la Royne du ciel*, ne montra pas un moin-

dre amour pour la sainte Vierge. Elle communia avec le roi dans la sainte demeure du Verbe fait chair.

Tel est le récit abrégé des pèlerinages à la maison de la sainte Vierge jusqu'au jour de sa translation. « Quel étonnant corps de preuves » s'écrie Chateaubriand, après avoir dit pour les lieux saints en général ce que nous venons de dire pour Nazareth en particulier. Les apôtres ont vu Jésus-Christ ; ils connaissent les lieux honorés par les pas du Fils de l'homme ; ils transmettent la tradition à la première église chrétienne de la Judée. La succession des évêques s'établit, et garde soigneusement cette tradition sacrée. Eusèbe paraît, et l'histoire des saints lieux commence ; Socrate, Sozomène, Théodoret, Evagre, saint Jérôme la continuent. Les pèlerins accourent de toutes parts. Depuis ce moment jusqu'à nos jours, une suite de voyages non interrompue nous donne, pendant quatorze siècles, et les mêmes faits et les mêmes descriptions. Quelle tradition fut jamais appuyée d'un aussi grand nombre de témoignages ? Si l'on doute ici, il faut renoncer à croire quelque chose. »¹

Il est donc établi, et jusqu'à l'évidence, que la maison de la sainte Vierge, à Nazareth, a subsisté jusqu'à la fin du XIII^e siècle. C'est le premier point qu'il importait de mettre en lumière. Voyons maintenant ce qu'elle devint à cette époque.

¹ Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Introduction.

CHAPITRE II

TRANSLATION DE LA SAINTE MAISON DE NAZARETH

Saint Louis est le dernier des pèlerins illustres qui aient visité la maison de la sainte Vierge à Nazareth. Par cet hommage solennel du plus grand et du plus saint roi de la chrétienté, la Providence semble avoir voulu fixer les yeux du monde sur la précieuse demeure, afin de le rendre plus attentif aux merveilles qui allaient arracher aux mains des infidèles ce sanctuaire incomparable.

En effet, dix ans seulement après le pèlerinage de saint Louis, la situation des chrétiens d'Orient devint plus alarmante que jamais ; la conservation même des saints lieux courut les plus grands dangers. La Palestine retombait au pouvoir des musulmans. Nazareth, ce premier berceau du christianisme, fut défendue pied à pied par les chevaliers du Temple, puis enfin perdue. Au printemps de l'an 1291, il ne restait plus aux chrétiens que Saint-Jean-d'Acre, dernier boulevard qui allait bientôt leur échapper. À ces nouvelles, l'Europe tout entière fut dans la douleur et l'abattement, et de partout on suppliait Dieu d'arracher les lieux saints à la domination profanatrice des infidèles.

Le Seigneur exauça une partie de ces prières. Par un prodige des plus étonnants dont l'histoire fasse mention, la maison de Nazareth fut arrachée à ses fondations qui restèrent dans le sol primitif, et les anges, qui le jour de l'Assomption avaient enlevé Marie au ciel, transportèrent en une nuit sa demeure d'Orient en Occident.

Voici quelles circonstances accompagnèrent cet événement mémorable :

Le 10 mai de l'an 1291, au lever de l'aurore, sur les rivages de la Dalmatie, entre Tersatz et Fiume, quelques bûcherons s'en allaient à leur ouvrage ; tout à coup, non loin de la mer, ils aperçoivent un édifice inconnu, dans un lieu où la veille encore il n'y avait ni maison, ni cabane, ni matériaux pour en bâtir. Quelques

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----|
| APPROBATIONS | 3 |
| NOTICE SUR L'AUTEUR | 11 |
| INTRODUCTION | 14 |
| CHAPITRE I LA SAINTE MAISON À NAZARETH..... | 19 |
| CHAPITRE II TRANSLATION DE LA SAINTE MAISON DE NAZARETH..... | 28 |
| CHAPITRE III PREMIÈRES RAISONS DE CROIRE AU MIRACLE DE LA TRANSLATION..... | 37 |
| CHAPITRE IV DESCRIPTION DE LA SAINTE MAISON DE LORETTE..... | 46 |
| CHAPITRE V TRÉSOR DE LA SAINTE MAISON..... | 55 |
| CHAPITRE VI PREUVES MATÉRIELLES ET MONUMENTALES DE LA TRANSLATION DE LA SAINTE MAISON..... | 65 |
| CHAPITRE VII COMMENT DIEU A VEILLÉ À L'INTEGRITÉ DE LA SAINTE MAISON DE LORETTE..... | 81 |
| CHAPITRE VIII MIRACLES ACCOMPLIS DANS LA SAINTE MAISON DE LORETTE | 92 |
| CHAPITRE IX LES SOUVERAINS PONTIFES ET LA SAINTE MAISON DE LORETTE | 109 |
| CHAPITRE X LES PÈLERINS DE LORETTE | 122 |
| CHAPITRE XI LA FRANCE ET LORETTE..... | 136 |
| CHAPITRE XII LE B. BENOIT-JOSEPH LABRE ET LA FRANCE RÉVOLUTIONNAIRE À LORETTE..... | 149 |
| CHAPITRE XIII LES MARTYRS DE CASTELFIDARDO..... | 159 |

| | |
|---|---------|
| CHAPITRE XIV LORETTE AU XIX^E SIÈCLE | 171 |
| ITINÉRAIRE ET GUIDE DE L'ÉTRANGER À LORETTE | 181 |
| I - INDICATIONS POUR LE VOYAGE DE LORETTE | 181 |
| II - LA PLACE DE LA MADONE ET LE PALAIS APOSTOLIQUE..... | 182 |
| III - FAÇADE DE L'ÉGLISE..... | 184 |
| IV - INTÉRIEUR DE LA BASILIQUE | 187 |
| V - SALLE DU TRÉSOR..... | 192 |
| VI - REVÊTEMENT DE LA SANTA CASA | 201 |
| VII - INTÉRIEUR DE LA SANTA CASA | 208 |
| VIII - SOUVENIRS DU PÈLERINAGE | 209 |
| PLAN GÉNÉRAL DE LA SANTA CASA ET DU REVÊTEMENT DE MARBRE | 211 |